



MUSÉE DE L'HISTOIRE  
DE L'IMMIGRATION

# RECONSTRUIRE LA NATION. LES ARMÉNIENS AU PROCHE-ORIENT ET EN FRANCE (1917-1945).

## ❖ DOSSIER ENSEIGNANTS : SÉLECTION D'EXTRAITS LITTÉRAIRES

Le Département des Ressources pédagogiques propose ici quelques extraits littéraires sélectionnés à partir de la bibliographie établie par l'équipe de la médiathèque. Les textes sont présentés par classement alphabétique d'auteurs.

Dans chaque ouvrage, plusieurs extraits ont été sélectionnés, chacun est précédé d'une présentation de l'auteur et d'une indication du thème privilégié dans l'extrait.

### LISTE DES OUVRAGES PROPOSÉS :

ARSLAN Antonia, *Il était une fois en Arménie*  
BERBERIAN Vartan, *Le figuier de mon père*  
HELLER-DER-GHOUGASSIAN Clotilde, *L'Arménien*  
SARAFIAN Nicolas, *Le Bois de Vincennes*  
TEKIAN Véhanoush, *Car je n'y suis pas*  
VERNEUIL Henri, *Mayrig*

Signalons aussi la chanson de Charles AZNAVOUR : *Ils sont tombés* (Paroles : Charles Aznavour. Musique : Georges Garvarentz. 1976. Éditions Djanik).

## ❖ IL ÉTAIT UNE FOIS EN ARMÉNIE

**Antonia ARSLAN, Robert Laffont, 2004**

**(Traduit de l'italien par Nathalie Bauer, 2006), 246 p.**

**Présentation** : « Turquie, avril 1915. Les Jeunes -Turcs gouvernent le pays, et les Arméniens sont enfin reconnus comme des citoyens à part entière. Les fantômes du génocide de 1896 s'évanouissent. Sempad et sa famille, confiants, recommencent à croire en l'existence d'une nation pour leur peuple. Mais tandis que l'Europe est accaparée par la guerre, les autorités turques organisent, dans le plus grand secret, les premiers massacres d'Arméniens.» (Nathalie Bauer)

### **Extrait 1, p.73-74**

*Thématiques : génocide, arrestation des hommes*

« Constantinople, soir du 24 avril 1915. La grande rafle commence. Devant ses enfants et sa femme enceinte, Daniel Varoujan, le poète, sourit courageusement. « C'est une mesure de sécurité dictée par la guerre. Nous sommes au centre de l'attention internationale. Les horreurs qui ont été perpétrées sous le règne du Sultan Rouge ne pourront jamais se reproduire », dit-il. Mais une aile noire le gêne, au coin de l'œil, et il est parcouru d'un frisson.

Maria lui prépare un sac en toute hâte, cachant sous les vêtements un pain, une cuiller, un pot de confiture. « Vous n'en aurez pas besoin, assure l'officier de police qui commande le groupe. Ce ne sera pas long. »

Cette voix courtoise arrache Daniel à ses pensées. Il plonge les yeux dans ceux de l'homme et y lit la mort. Alors, il étreint Maria avec une froide sérénité, comme s'il s'agissait d'un adieu quelconque, saisit au vol un livre, une plume et le cahier dans lequel il écrit son poème. « Je parie qu'il y aura des heures creuses, j'emporte le *Chant du pain*. Si tu vois Alexis, raconte-lui. », ajoute-t-il en espérant que Maria comprendra le

sens de sa phrase : s'adresser à Alexis Semionovitch Bourkine, fonctionnaire de l'ambassade impériale russe et poète, collaborateur de sa revue, lui réclamer l'asile si nécessaire, même s'ils se sont querellés récemment pour une histoire de modes poétiques, qui échappe désormais à Daniel, à l'instar d'une langue étrangère.

Maria lui lance un regard courroucé. Elle est fatiguée ; soudain, sa troisième grossesse l'accable, elle a l'impression d'être seule à en supporter le poids. Pourquoi son époux s'en va-t-il aussi docilement ? se demande-t-elle. Il lui manque déjà, voilà, il est parti. L'air est lourd, il n'a plus d'odeur. Il n'en aura jamais plus. »

### **Extrait 2, p. 92-94**

*Thématique : arrestation des hommes*

**Résumé** : Turquie, mai 1915. Les arrestations ont commencé dans « la Petite Ville », où vit la famille de Sempad l'Arménien : ses sœurs, Véron et Aznive, sa femme, Chouchanig, ses enfants, dont Leslie et Henriette, et leur grand-mère, « Madame Nevart ». Malgré le secret du dispositif, la communauté arménienne perçoit le danger et l'angoisse s'insinue dans les familles. Chez Sempad, on s'apprête à s'attabler lorsque Krikor, un ami médecin, fait irruption pour sonner l'alarme.

« Étrangement, les enfants sont là, debout derrière leurs chaises ; tout comme Sempad, en bout de table Madame Nevart, assise à sa droite, Véron et Aznive. C'est Chouchanig qui manque à l'appel : on l'entend chuchoter dans la cuisine.

Pour Henriette, qui a trois ans, le monde s'arrête en cet instant. La fragrance des grands pains ovales, recouverts de sésame et de graines de pavot, l'odeur aigrelette des trois bols remplis de yogourt et de rondelles de concombre, le parfum intense des aubergines et du chevreau, les carafes d' « eau-de-cascade » et de cidre pétillant – tout se figera au fond de son cœur en un unique, éternel sentiment de culpabilité, d'offense, d'inaptitude. En cette lointaine et lumineuse journée de mai, sa famille et elle-même ont été jugées coupables d'exister. Et Dieu s'est voilé la face.

Soudain, Krikor surgit sur le seuil. Son faux col de travers, il se précipite sur Sempad, se penche vers lui, s'agenouille presque et murmure :

« - On nous arrête tous, fuyons !

Partons pour la Ferme aux Alouettes. \*

Et puis ? »

Ismène\*\* apparaît sur le seuil de la cuisine en se tordant les mains. Mais Chouchanig, derrière elle, brandit la soupière française. Le chaud contact de la porcelaine de Paris lui procure un réconfort voluptueux. Aujourd'hui, elle s'agrippe aux anses élaborées et dépose l'objet comme à regret.

Araxie, la jeune cuisinière, la suit, armée d'une louche en argent. Un instant, l'ordre est restauré et tout le monde s'assied pour manger la douce semoule.

« Tous les chefs de famille arméniens sont convoqués à la préfecture cet après-midi à trois heures, murmure ensuite Krikor à l'oreille de Sempad. Ordre du kaïmakan\*\*\*. Le crieur public parcourt les rues. Je n'ai pas confiance. Demandons à Aznive d'atteler ton cheval et de garer ton cabriolet dans la ruelle de derrière. Sortons par la porte du jardin et passons derrière la cathédrale. Nous irons à la Ferme, où nous resterons jusqu'à demain. On pourra toujours dire que nous n'étions pas au courant. » (...)

Après le départ des deux hommes, la famille reste assise, comme si elle craignait de bouger. Chouchanig termine le repas en silence, puis s'isole une nouvelle fois avec Ismène. Les nouvelles que celle-ci possède sont fragmentaires et terribles. Chouchanig n'a rien révélé à Sempad et l'a laissé partir, le cœur serré. »

\* maison de famille éloignée de la ville.

\*\*pleureuse des morts dans le village et amie de la famille.

\*\*\*gouverneur.

### **Extrait 3, p. 97**

*Thématique : préparation du génocide*

**Résumé** : Chouchanig rassemble sa fortune cachée et la dissimule dans sa poche. Peu après, deux zaptiés (gendarmes) se présentent pour notifier sa convocation à son mari, Sempad, qui vient juste de fuir avec son ami Krikor. Dans la ville, désormais, tous sentent que l'irréparable est en marche.

« Pendant ce temps, un silence de mort se lève, tel un brouillard ma-  
lin, enveloppant tout le quartier arménien. Ismène n'est pas la seule à  
suivre les deux gendarmes ; un essaim de vieilles femmes couleur de  
terre, servantes, mendiante, pauvres veuves, se tapit à chaque coin  
de rue, regardant les deux hommes pénétrer avec de grands rires  
dans toutes les habitations et en ressortir après y avoir semé le si-  
lence.

C'est une stupeur épaisse, ouatée. Cent cris d'angoisse se figent sur  
des lèvres riantes, cent pensées de mort flottent dans l'air avec hési-  
tation, s'unissent et s'entrelacent en une danse obscure. Les enfants  
se remplissent les poches de gâteaux et se cachent. L'odeur âcre de la  
peur se répand tel un miasme.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, la pharmacie  
ferme ses portes. Véron a été avertie. Les compagnons du soir, ces  
effrontés qui, hier encore, la courtoisaient aimablement, surgissent  
comme des spectres l'un derrière l'autre, rasant les murs et chuchot-  
tent : « On nous a convoqués... Les boutiques seront pillées... Comme  
en 1896... Où est Sempad ? » Véron s'efforce de répondre d'une voix  
calme, mais les hommes ne l'écoutent pas, ils regardent la rue, les  
yeux vitreux et fous. Pas un client ne s'est montré. Sur la place dé-  
serte, on entend la ville retenir son souffle. »

## ❖ LE FIGUIER DE MON PÈRE

**Vartan BERBERIAN avec la collaboration d'Etienne de Monpezat**  
**Éditions Anne Carrière, 2006, 359 p.**

**Présentation** : Rescapée du génocide arménien, la famille Berberian se réfugie en France au début des années vingt et s'installe à Alfortville en 1927. Dans cette autobiographie, l'auteur rend hommage à ses parents et témoigne du courage et de la tendresse dont ils ont fait preuve pour maintenir leur famille, affronter la pauvreté, continuer à exister, malgré le souvenir des atrocités, et faire leur place en terre d'asile.

### **Extrait 1, p.9**

*Thématique : mémoire*

**Situation** : ce passage est le début du prologue intitulé *Dans la cave comme au ciel*

« Je n'ai hérité d'aucune terre. La terre est mon héritage, pourtant. Terre qui s'est dérobée sous nos pas.

Terre gorgée du sang des miens – tombés les yeux ouverts, victimes innocentes de l'éternelle haine et de la folie des hommes.

Terre qui a vu, dans l'indifférence des nations, l'extermination de tout un peuple.

Terre d'Arménie, nourrie de nos corps arables, à jamais assassinés et dont je suis l'un des orphelins.

Terres du monde où, loin des champs de massacre, les survivants d'un peuple écartelé ont fini par planter d'autres racines.

Terres neuves, que ces rescapés ont fait fructifier de par le monde... au petit bonheur.

Terre de France pour moi, qui suis enfant de ce pays, ma patrie nouvelle, où dorment ceux qui m'ont donné le jour.

Terre qui demande notre nom, et qui se donne – un arpent suffira pour en faire mon pays. Terre, tu m'obsèdes. Toi qui n'en finis pas de crier dans la nuit de l'oubli. »

**Extrait 2, p.20-21**

*Thématique : habitat*

**Situation** : chapitre intitulé *Un jardin extraordinaire*

« Restait le problème du logement. Par des relations arméniennes d'Alfortville, mes parents avaient atterri, c'est le cas de le dire, dans une cave située au 13, rue des Brochets. Deux pièces - le mot est osé ! - qui constituaient la cave de l'immeuble et notre logement. Côté rue, une salle obscure de trois mètres sur deux et demi, à peine, avec un sol en terre battue et un vasistas donnant sur la rue. Elle servait d'entrepôt de bois, de charbon, de provisions... Côté jardin, en contre-bas, une seconde pièce de surface identique, plus claire, car dotée d'une fenêtre, et toujours le même sol en terre battue. Peu de meubles, bien sûr : un lit métallique qui occupait le tiers de la superficie, des cageots plus ou moins bien assemblés qui servaient de sièges et de coffre à provisions, et un réchaud à alcool. Quand venait l'heure du coucher - oh, ce n'était pas une cérémonie, juste un ordonnance-ment minutieux -, ma mère commençait par disposer mon frère Antranik (Henri pour l'état civil) dans un berceau accolé au pied du lit parental. Pendant ce temps, moi, je me déshabillais, avant de me glisser dans les draps de mon lit -en fait celui de mes parents, qui ne me rejoindraient que bien tard dans la nuit.

En fin de semaine, la venue de ma sœur, Béatrice - pensionnaire au Raincy, dans une institution arménienne - compliquait un peu les choses. Elle et moi nous glissions alors au fond du lit et dormions ainsi tête-bêche avec mes parents. Quatre personnes dans un lit et cinq dans moins de neuf mètres carrés, au moins nous ne risquions pas d'avoir froid ! »

**Extrait 3, p.65-66**

*Thématique : génocide*

**Situation** : En 1915, alors qu'il a été enrôlé de force dans l'armée, Ervant Khazarian, le père de l'auteur, préfère désertre : les rumeurs de déportations d'Arméniens sont arrivées jusqu'à lui. Après une longue cavale, il est fait prisonnier des Turcs puis envoyé en 1917 sur la

ligne de construction de la voie ferrée BBB (Berlin-Bysance-Bagdad). Il en profite pour s'évader.

« Grâce à la complicité du mécanicien (turc) qui conduit la locomotive où il s'est caché – et qui lui donne ses vêtements de chauffe –, Ervant parvient à franchir les contrôles de police et se réfugie à Istanbul où il se terre, le temps de se refaire une santé. Soudoyant un pêcheur, il parvient enfin à regagner son village... où il n'y a plus un seul Arménien ! Installée dans sa propre maison, une famille turque lui propose d'entrer. Il veut savoir. Il questionne, il est comme fou. Où est sa femme, Zurpuhi ? Où est son fils ? Où, son vieil oncle Artine, son épouse, et leurs sept petits-enfants ? Où, ses trois tantes ? Où, ses trois sœurs ? Où, ses trois frères ? – l'aîné Nersès, le puîné Markar, et le cadet Vartan, âgé de sept ans ? Où sont-ils, Vierge souveraine, mais où sont ces vingt-sept personnes qui constituaient la famille proche du soldat Ervant ? (...)

Mon père erre quelques jours de maison en maison, cherchant un visage connu, interrogeant chacun tour à tour. De confidences en aveux, de mensonges en dénégations, le drame se dessine, l'impensable se précise. Les rumeurs se font certitude : les femmes et les enfants restés au village ont été « déportés » - on saura bientôt que cela signifie « massacrés ».

#### **Extrait 4, p.89-90**

*Thématiques : religion, gastronomie*

« Le 25 décembre n'était pas notre fête à nous, Arméniens. Bien sûr, nous allions à la messe de minuit, mais là s'arrêtaient les réjouissances. La vraie fête de Noël, pour la communauté, se déroule le jour de l'Épiphanie : les Rois mages qui s'étaient déplacés pour reconnaître la majesté du Sauveur, voilà qui méritait célébration. On célèbre alors en même temps la naissance de Jésus et son baptême : c'est pourquoi, après la messe, on procède à l'immersion de la croix, rappel symbolique du baptême du Christ.

Les festivités commençaient à proprement parler le jour de l'an. Ce jour-là, ma mère installait une immense table (deux planches sur des tréteaux) et une belle nappe blanche. Et puis, tout au long de la se-



maine, elle allait confectionner une bonne trentaine de « plats de chez nous ».

Cette maman toujours dans l'ombre, effacée et comme oubliée, connaissait à cette occasion son jour de gloire, qui revenait comme un anniversaire. Certes, elle n'était pas l'héroïne déclarée de la fête, et pourtant la fête, mystérieusement, tournait autour d'elle. Elle le savait ou ne le savait pas, mais elle en était heureuse.

Le plat symbolique, c'était le anouch about, une soupe épaisse à base de blé entier décortiqué, avec des abricots et des raisins de Corinthe, aromatisée à l'eau de rose et décorée de toutes sortes de « mendiants » : amandes, noix, noisettes... La famille, les amis défileraient toute la semaine. Chacun s'installerait tranquillement comme chez lui, prendrait son assiette et picorerait, au hasard des bols alignés sur la table, des mets sucrés ou salés : soudjouk, pasterma, dolmas, hommous, beureks, pois chiches, amandes, noisettes, loukoums, paklavas, bonbons arméniens... Tout un lot de gâteaux, de toutes sortes et de toutes tailles, véritable kaléidoscope de couleurs et de saveurs.

J'ai constaté, au fil des ans, que les amis adoraient venir chez nous. Un des traits de caractère de maman, en effet, était la générosité. Elle en était comme pétrie. Elle, qui n'avait jamais un sou devant elle, était incapable de calculer. Elle voyait tout en grand, fidèle à sa formule : « Il faut d'abord rassasier les yeux, avant de rassasier le ventre... » De là, l'impression d'abondance qui présidait à cette semaine festive... »

### **Extrait 5, p. 113-114**

*Thématiques : école, xénophobie*

« Me voici donc élève en fin de cycle (préparation au certificat d'études) toujours à l'école Etienne-Dolet. Monsieur Guedet est directeur et, parmi les professeurs, outre MM. Gradorge et Petitpain – il faut le faire ! – l'instituteur principal s'appelle M. Durand. Si M. Gradorge m'aimait bien, M. Durand, lui, n'aimait pas les Arméniens – du moins était-ce la conviction que j'avais acquise en observant la façon dont il traitait mes coreligionnaires. Quand l'un de ces petits Arméniens – nous étions nombreux, et peut-être notre sang méditerranéen nous rendait-il plus turbulents – courait par exemple dans la cour, ce qui était interdit, M. Durand aussi-

tôt tirait son sifflet et convoquait le coupable. Il le prenait par l'oreille et, de façon me semblait-il brutale, le faisait pivoter en sifflant entre ses dents :

- Comment t'appelles-tu, toi ? -ian comment ? Tu vas me le dire ? -ian comment ?

Un coup de poignard, à chaque fois, me transperçait le cœur. Comme si cette phrase, ces deux tout petits mots symbolisaient à eux seuls l'humiliation de tout un peuple, depuis mes ancêtres les plus lointains jusqu'à mes parents adorés ! Étrange poids des mots, incroyable charge émotive de ceux que chacun entend mystérieusement résonner en lui. J'étais littéralement effrayé, tétanisé à l'idée qu'il me prenne à mon tour par l'oreille -comme si précisément le fait de courir signifiait déjà la fuite, et la fuite le flagrant délit, la culpabilité, la honte ! Je l'imaginai : « -ian comment ? Vartan Barbare ? Ah oui ! Barbare le bien-nommé ! Barbarian... » Comme j'aurais voulu être grand et fort ! Comme j'aurais voulu être beau et intelligent ! Comme j'aurais voulu m'appeler Martin, Dubois ou Dupont ! Comme j'aurais voulu être français ! »

Lire conjointement l'extrait suivant, où l'auteur raconte comment son père, ayant échappé à la mort en Anatolie et sortant de trois ans de cachot à Tershane, fut contraint par les Turcs, en 1924, de changer de nom...

#### **Extrait 5 bis, p.73-74**

*Thématiques : identité, xénophobie*

« (...) Le 24 juillet 1924, les quarante-sept survivants de la prison de Tershane furent réunis dans la cour du bâtiment. 24 avril 1921 - 24 juillet 1924, trois ans et trois mois, le compte est bon !

« La révolution, enfin, va mettre fin à tous les abus... La Turquie entre dans une nouvelle ère. La liberté et le progrès désormais sont notre seul drapeau (...) La république est déclarée (...) Notre guide s'appelle Atatürk (...) Vive Atatürk le Libérateur. Vive la Turquie libre (...) Dans son infinie bonté, notre nouveau père a décidé que désormais, vous aussi, vous êtes libres (...) »

En fait, Atatürk, le nouveau maître du nouvel empire, commençait à tenter d'appliquer ses idées laïques et révolutionnaires. Ce n'est pas à moi, on le comprendra, de porter un jugement sur cette nouvelle page de l'histoire de la Turquie moderne. En ce qui concerne les Arméniens, son idée était simple, et je la traduis en langage arménien : « Qu'ils dégagent, ceux qui ont la chance d'avoir la vie sauve. Qu'ils nous laissent entre nous. Et qu'on n'en parle plus... »

Restait à remplir une formalité surprenante, une fois de plus illogique : pour quelle raison, en effet, le nouveau maître en place exigea-t-il de tous les candidats à l'exil qu'ils renoncent à leur nom ? Pourquoi leur imposer, sous peine de prison en cas de refus, cette absurde identité de hasard ? On a prétendu que c'était parce qu'ils étaient condamnés à mort. Je crois plutôt que c'est pour nier leur passé et leur identité à tout jamais, pour effacer tout lien possible avec leur histoire héroïque.

Comment vas-tu t'appeler ? demanda-t-on à mon père.

Son nom, Khazarian, rappelait trop, paraît-il, une ancienne dynastie souveraine, les Khazars, ou bien, d'après une autre étymologie, aurait une origine biblique et viendrait de Lazare. En fait, tous les Arméniens, les Dupont, les Martin, les Dubois et les Durand d'Arménie, se sont trouvés dans le même cas de figure : « Quel nom voulez-vous ? »

Mon père, hébété par tant de frivolité après tant de souffrances, entendait défiler les noms de lieux, de villes ou de métiers, en turc.

Sais-tu faire le maçon (kiremit), Kirémidjian ?

-Non, répond mon père.

Sais-tu peindre (boya), Boyadjian ?

Non, répondit mon père.

Sais-tu travailler le fer (demir), Demirdjian ? ou l'or, Sarafian ?

Non, s'obstinait mon père, buté comme un turc.

Sais-tu au moins faire la barbe ? s'énervait le préposé.

Ervant hésita. Son père taillait la barbe, on l'appelait parfois berber (barbier).

Va pour Berbérian, a-t-il dû concéder, de guerre lasse, au fonctionnaire impatient.

Et voilà comment se sont créées les nouvelles dynasties d'Arméniens qui devaient essaimer à travers le monde. »

## **Extrait 6, p.323**

*Thématique : mémoire*

Chapitre intitulé : *Le chant de mon père*

« L'autre circonstance où mon père, d'ordinaire silencieux, devenait la proie des mots, me déchirait le cœur. Cela venait comme une rumeur d'abord, comme s'annoncent au loin les orages certains soirs... Alors, dans un grand chambardement qu'il n'avait pas vu venir – ou peut-être l'avait-il contenu sans rien dire – lui remontait à fleur de cœur et de bouche un flot de douleur qui le submergeait.

Ce n'étaient pas des paroles. Plutôt une mélodie qui l'entourait de ses lianes noires, un chant triste, plus que triste, qui serrait sa poitrine et lui arrachait une plainte au-delà du cri. Comme un sanglot libéré qui laisserait s'envoler des éclats de malheur, comme un vent lugubre qui aurait soufflé en tempête sur les braises mal éteintes du souvenir. Alors sa voix devenait autre – soudain moirée de reflets noirs et de lueurs sanglantes, voix cassée et coupante, aiguë et pointue, lame d'acier qui s'enfonçait dans la douleur pour mieux en réveiller les colères.

Quand, m'approchant de la maison, j'entendais cette mélodie monter dans l'air du soir, entre cri et sanglot, un frisson me parcourait l'échine. Je ne comprenais pas les mots, mais j'avais mal. J'entrais dans la pièce, il ne me voyait pas. Aveugle à tout, sauf à son passé de déchirure, il continuait à psalmodier son chant habité de fantômes. Souvent, j'ai vu ses larmes couler, sa tête dodeliner lourdement au rythme des coups sourds qui auraient cogné au fronton de sa mémoire. Ma mère réclamait le silence : « Arrête, mais tais-toi donc. Tais-toi ! Tu ne te rends pas compte, tu vas faire pleurer les enfants... » avant de s'enfuir, abandonnant le malheureux à son délire halluciné.

C'était vraiment comme une malédiction séculaire, un chant funèbre et infernal qui, après des décennies de silence commandé, aurait redonné voix à tous les morts de la famille.

Car il égrenait les noms, comme, le 11 Novembre, on appelle les morts devant les monuments. Il répétait ces noms, tendrement aimés sans doute, jusqu'à ce que ce chant sauvage, écartelé entre vengeance et colère, menaces et cris, ne finisse par s'apaiser, après une dernière

succession de gémissements plaintifs semblables à ceux d'un chien plongé dans un cauchemar. Son passé avait fini de remonter les années, visiteur du soir soudain fatigué de revenir frapper en vain contre les portes de la nuit. Mon père cessait alors ses incantations et l'imprécation confuse, le pacte maudit, la chanson rouge et noir de barde inspiré buvant la peine à grandes lampées s'éteignaient petit à petit. »

## ❖ L'ARMENIEN

**Clotilde HELLER-DER-GHOUGASSIAN**

**Les Presses du Midi, 2003, 198 p.**

### **Extrait 1, p.27-30**

*Thématiques : raison du départ, passage de la frontière*

**Résumé :** A Harpout, ville fortifiée, une association américaine vient en aide aux Arméniens pendant l'exode consécutif aux massacres. C'est là que Hrant et sa mère se sont réfugiés après un an d'errance. Mais celle-ci veut mettre son fils hors de danger et l'envoie dans un orphelinat, à Merzen. Nané, une voisine avec qui de tendres liens s'étaient tissés à Harpout, vient rendre visite au jeune garçon...

« Je m'appelais à présent Davidian, car j'avais été incapable de me souvenir de mon nom de famille ; on m'avait demandé le prénom de mon père, c'était David.

J'ai vécu dans cet orphelinat jusqu'à l'âge de huit ans. J'y ai appris les rudiments de la lecture et de l'écriture, je m'y suis même découvert une passion pour les mathématiques. J'y ai partagé la vie de mes frères arméniens que « L'American Near East Relief » avait recueillis, alors qu'ils erraient, hagards, dans les campagnes dévastées. Pour la plupart, ils n'avaient plus du tout de famille, et je n'osais leur avouer que je vivais dans l'attente du jour où je retrouverais ma mère. (...)

Nané venait me voir souvent. Elle me donnait des nouvelles de Maman qui ne pouvait se libérer. Elle m'apportait affection et friandises, denrées très rares en ces temps difficiles. Un jour, la directrice lui annonça que nous allions partir pour le Liban, notre transfert était imminent.

Elle revint le lendemain et m'offrit alors le plus gros trésor qu'il me sera donné de posséder dans ma vie : une ceinture avec sept grosses pièces d'argent cousues à l'intérieur.

« - C'est pour toi, me dit-elle, tu en auras sûrement besoin un jour. »

Elle m'embrassa longuement, nos larmes se mêlèrent, elle partit sans se retourner.

Une semaine plus tard, notre caravane s'étirait lentement, quelque part sur le gigantesque plateau anatolien. Elle se composait de plusieurs centaines de mulets. Sur le dos des bêtes, on avait fixé trois caisses, et dans chacune d'elles était installé un enfant. Certaines journées nous paraissaient interminables, mais l'organisation qui nous avait pris en charge essayait au mieux de nous épargner les souffrances de ce nouvel exode. Pratiquement à chaque étape, nous avions un gîte correct (caravansérails, écoles ou casernes) et nous mangions à notre faim. Nous avions même de petits moments réservés pour le jeu, et d'autres beaucoup plus grands pour la prière. Nous aurions tellement préféré l'inverse...

A Malatya, nous avons rejoint une autre colonne qui arrivait de l'ouest. Nous avons la même destination : Alep, en Syrie. Là, on nous a mis dans des trains.

Habitué au rythme des mulets, les brusques changements de paysages nous inquiétèrent puis nous fascinèrent. Nos yeux écarquillés ont vu défiler à toute allure plaines fertiles, déserts éblouissants et sommets enneigés.

Les trains se sont arrêtés à Beyrouth. Nous sommes alors montés dans des voitures tirées par des chevaux, elles nous déposèrent à notre destination finale : Antélias. (...)

Mais ce séjour fut de courte durée. Après quelques mois de répit, il nous fallut repartir. On chargea huit cents d'entre nous sur un bateau. Direction Istanbul. »

## **Extrait 2, p. 35-36**

*Thématique : premiers jours*

**Résumé** : Après les massacres des Arméniens et l'errance, le jeune Hrant a connu, comme beaucoup d'autres enfants, l'orphelinat et l'exode, de l'Anatolie à la Grèce. Après quatre ans de séparation, il retrouve enfin sa mère, réfugiée en Syrie, qui est venue l'attendre au Liban, à la gare de Beyrouth.

« Je reconnus sa stature imposante de très loin, plantée sur le bord du quai. Mon cœur battait à tout rompre. Elle m'avait tellement manqué pendant ces quatre si longues années ! Elle, par contre, chercha un moment avant de reconnaître le visage de son fils, au milieu de tous ces enfants que la même maigreur rendait presque identiques.

Elle me serra dans ses bras à me rompre les os, elle n'avait rien perdu de sa vigueur. Je l'embrassai timidement.

J'avais tellement attendu ce moment ! Mais j'avais perdu le mode d'emploi des manifestations de tendresse...

Les Arméniens avaient mis au point une façon très simple de se retrouver après que ces sinistres événements eurent disloqué nos familles : chaque personne arrivant quelque part commençait par inscrire son nom et son adresse sur une liste prévue à cet effet à l'église. C'est ainsi que Maman avait découvert la présence de Mihran à Beyrouth. Nous l'avons récupéré, et, ensemble, nous avons pris le train pour Damas.

Nous avons tellement de choses à nous raconter, le voyage nous parut bien court. Je buvais les paroles de mon cousin nous contant les aventures qui l'avaient mené jusqu'ici.

Oncle Aram nous attendait à la gare. Je fus de suite conquis par cet homme à la belle prestance et au regard si doux qui nous accueillit comme ses propres fils.

Nous avons pris une calèche pour nous rendre chez lui. J'avais l'impression d'être au paradis : que c'était bon de se promener nez au vent, dans une ville magnifique, entouré de membres de cette famille qui m'avait si cruellement manqué.

Le passage devant la Mosquée des Omeyyades me laissa sans voix, je ne pensais pas qu'il pût exister au monde quelque chose d'aussi grandiose. Je fus assez étonné de découvrir que tante Takouhi, et surtout sa mère, ressemblaient plus à des femmes arabes qu'à des Arméniennes. D'ailleurs, cette dernière ne parlait que le turc, et je constatais un peu plus tard qu'elle fumait même le narguilé. On m'expliqua qu'elles étaient originaires d'Adana, ville de Cilicie, au sud de la Turquie, sur la côte méditerranéenne. (...)

Les femmes s'étaient mises en quatre pour nous préparer un somptueux dîner qui se prolongea très tard dans la nuit. Nous avons tellement de temps à rattraper ! »

### **Extrait 3 p. 48-50**

*Thématiques : citoyenneté (Passeport Nansen), raisons du départ*

**Résumé** : En 1926, le conflit en Syrie entre la communauté druze et les Français, qui exercent le Protectorat, se généralise. La famille arménienne de Hrant, qui s'est réfugiée dans ce pays après des années d'exode, doit une fois de plus s'exiler et part pour le Liban.

« Depuis 1924, les Arméniens avaient le statut de réfugiés, ce qui leur permettait d'obtenir facilement des « passeports Nansen ». Ces passeports avaient été instaurés par un médecin norvégien, le docteur Nansen, chargé du sort des Arméniens apatrides au sein du Haut Commissariat pour les Réfugiés. Oncle Sahag en avait profité pour partir en France, quelques mois auparavant. De là, il écrivit à ma mère : « Il faut nous rendre à l'évidence, le génocide a paupérisé notre peuple. On nous a tout pris, nous devons avoir le courage de repartir à zéro, de nous sacrifier pour que nos enfants puissent à nouveau s'élever dans l'échelle sociale. La France cherche des ouvriers pour faire tourner ses usines après les lourdes pertes humaines de la guerre. J'ai décidé de m'y installer avec toute ma famille. Si vous voulez faire comme nous, je vous aiderai ».

Pour l'instant, nous n'avions nullement envisagé l'idée de partir pour l'Europe. Ici aussi, le mandat français créait des tensions, des divisions



entre les différentes communautés libanaises. Pourtant, la préoccupation première du peuple était de se nourrir. Il sortait d'une grande période de famine, due à la guerre, puis à de terribles invasions de sauterelles qui n'avaient laissé derrière elles que de la terre aride. Dans l'ensemble, les gens étaient très pauvres, et les familles nombreuses s'entassaient dans de petites maisons de taule ou de toile. (...)

Alors, il nous parut soudain évident que notre avenir serait très limité, si nous restions dans ce pays si pauvre. Maman écrivit à oncle Sahag, qui avait été embauché dans une sucrerie à Marseille, pour lui demander de nous trouver des contrats de travail. Ils ne tardèrent pas à nous parvenir. (...)

Depuis notre rencontre avec oncle Sahag, nous avons adopté le même nom que lui : Ohanessian, pour honorer la mémoire de Grand-Père Ohannes. Ce fut cette fois, notre nom définitif, celui que nous avons inscrit sur nos contrats d'embauche. (...)

Nous avons embarqué sur un cargo français. Nous partagions la cale avec d'autres Arméniens, qui eux aussi avaient obtenu du travail dans différents centres industriels. Les plus chanceux, et en général les plus cultivés d'entre nous, allaient à Paris. Nous les regardions avec admiration.

J'étais triste de sentir l'Orient s'éloigner, et j'avais bien compris que je devais faire une croix sur mes vagues projets d'études en France. Il me faudrait travailler, pour aider à subvenir à nos besoins. »

## ❖ LE BOIS DE VINCENNES

**Nicolas SARAFIAN**

**Traduit de l'arménien. Éditions Parenthèses, 1947, 92 p.**

**Présentation** : « Nigoghos Sarafian, né à Varna en 1902, a passé son enfance à Rodosto, dans la partie européenne de l'Empire ottoman, au bord de la mer Noire. Ayant traversé la tempête de ce début de siècle, meurtrière s'il en fût pour son peuple, il est venu s'échouer à Paris en 1922 comme bon nombre de ses pairs pour y demeurer jusqu'à sa mort, survenue en 1972. » (Présentation de Marc Nichanian)

*Le Bois de Vincennes* exalte dans une prose poétique intime les promenades méditatives et mémorielles de l'auteur, mêlant onirisme, cauchemars, pensées et souvenirs. Comme il le dit lui-même : « Le Bois de Vincennes s'étend de la Marne au Don et même plus bas, couvrant aussi une grande partie de la mer Noire. Il atteint parfois le ciel. Il passe par-delà mes nostalgies et mes souvenirs. Il plane au-dessus d'une partie utopique et inconnue. »

### **Extrait 1, p.25-26**

*Thématiques : mémoire, exil*

« J'aimais la foule, quelquefois. Dans la grande ville, de rue en rue, les soirs, je me livrais au courant du fluide électrique émanant de milliers de corps. Je m'enivrais au bruit marin des innombrables pas. Mais peu à peu, au fil des ans, cette foule m'a jeté dans la solitude. J'ai reconnu la différence entre eux et moi. Et j'étais seul dans ma différence. Et une nuit, sur un trottoir visqueux de pluie, dans les lumières diverses qui étincelaient au fond du miroir noir, je me suis soudain senti au-dessus du vide. L'étranger. Mais également un mal plus cruel encore. La terre était seule, errante dans l'espace. Seuls et errants étaient les êtres. Et en même temps l'individu était absent. Je songeais que l'homme avait été ainsi depuis l'époque préhistorique. Il marchait, parlait, mangeait, copulait, riait, pleurait, se sacrifiait, poursuivant toujours un mirage, attendant toujours un avenir qui ne vient pas. Le trottoir bouillonnait sous mes pieds, des pourritures de milliers d'années. Et moi, seul et errant, je me demandais ce qui se préparait. Un chrême\* ou une mixture infernale ? Le trottoir mouillé du sang d'innombrables vers écrasés. Et les lumières blanches et rouges, vertes et jaunes des boutiques de luxe qui éclairaient les teignes de la pluie par milliards et qui donnaient aux passants un masque funèbre comme s'ils fussent tous des morts, se reflétaient dans le trottoir mouillé, remuaient là quelques générations de méduses et de vipères visqueuses et grouillantes. J'avais vu la civilisation, mon rêve d'adolescence... Je l'avais vue et je m'y perdais... »

\* Huile servant aux sacrements.

**Extrait 2, p.67**

*Thématique : exil*

« Quelquefois, après avoir marché une demi-heure sous les arbres, lorsque j'arrive au point où l'immense ville s'étend devant moi, à mes pieds, je comprends que je n'ai nulle part où jeter l'ancre. Je m'assieds. Au loin, les lumières s'allument l'une après l'autre tandis que les immeubles s'enfoncent dans le crépuscule, et que par-ci par-là les vitres et les toits brillent des derniers reflets du jour, comme les genoux nus d'une femme. Elle est encore une tentation, après s'être emparée de ma jeunesse ; elle est en même temps une malédiction. Une beauté qui nous détruit après nous avoir procuré des jouissances exceptionnelles. Et sous le rouge de l'horizon, la ville a bien cette beauté du vampire qui me fit oublier famille et patrie. Et elle a transformé cet oubli en souffrance. Belle et mauvaise. Trompé par elle, je lui reste encore attaché. Et cependant cette attache ne résiste pas aux larmes qu'un chant de mon pays fait jaillir de mes yeux. Je n'ai nulle part où jeter l'ancre. »

❖ **CAR JE N'Y SUIS PAS**

**Véhanoush TEKIAN**

**Traduit de l'arménien**

*In Avis de recherche : Une anthologie de la poésie arménienne contemporaine, Éditions Parenthèses coll. Diasporales, 2006*

*Thématique : exil*

Car je n'y suis pas

Mon pays est triste

Car je n'y suis pas

Je me souviens de petites maisons,

De figuiers sans feuilles,

De perdrix ne volant pas,

D'écuries aux portes closes

Et de bœufs à la voix éteinte,

De monts aux larges flancs,  
De bâtons de berger abandonnés  
Et de vents violents  
Autour de fûts encore pleins...,  
De timbales rouillées pendues aux murs,  
De parchemins, du Narek\* et d'armes enfouies sous terre.  
Dans mes cahiers d'école maternelle  
il y a toujours une maison avec des volutes de fumée.  
Entre les frontières intracées de mon pays  
Je vois, à terre, des couronnes  
Que nul monarque arménien n'a pu adapter à son crâne.

Des forteresses. Des chaînes.  
Des sables oranges.  
Des cartes mille fois mutilées.

Tant de sang hurle.  
Faites-le taire, si vous le pouvez.  
Et vous le pouvez, humains – je vous assure, Car vous êtes déjà sourds.  
Respirez-moi.  
J'entends un souffle rauque qui se brise :  
C'est le lac phtisique de mon pays.  
Je vois  
Son ciel tendre et triste,  
Le télescope géant,  
Les cerveaux muets s'embrouillant  
À la vitesse de la lumière ;  
Midi, minuit, matin, midi,  
Des yeux, des lèvres qui ne frémissent plus...  
Là-bas il y a des couvents  
Aux airs gracieux de canards déplumés ;  
Il y a – retenus durant des siècles  
Telle l'Épée dans son fourreau  
2751 jets d'eau jaillissant soudain.  
Il y a des aigles  
Pétrifiés  
Dans les ruines.

Et un peuple au cœur duquel  
Il y a des tombes muettes comme l'abîme.  
Il y a encore, en oraison,  
Des stèles  
Des croix mouillées, Et une montagne  
Au bandage indénouable.  
Enfin, étonnamment,  
Il y a là-bas un soleil  
Qui grandit, grandit  
Éternellement.  
Dans mes cahiers d'école maternelle il y a aussi un oiseau  
Volant d'une seule aile.  
Je suis l'oméga de ton horizon ;  
Pays, n'ignore pas mon désir.

Mon pays est triste,  
Et moi plus encore. Plus encore.

\*Nom populaire désignant le Livre des prières de Grégoire de Narek.

## ❖ **MAYRIG**

**Henri VERNEUIL**

**Robert Laffont, 1985, 279 p.**

**Présentation** : Dans son autobiographie, Henri Verneuil (Achod Malakian) raconte l'exil de sa famille, rescapée du génocide arménien et son installation à Marseille en 1924. L'auteur se souvient de la façon dont, enfant, il a vécu avec les siens les angoisses et difficultés de l'intégration.

### **Extrait 1, p.42-43**

*Thématiques : langue, double culture*

« Les apatrides, ces gens de nulle part, sont soumis à une enfance en double version, de façon permanente et simultanée.

Il leur faut assumer une version originale, avec sa culture, ses coutumes, sa façon de voir les choses de la vie, mais il leur faut aussi, dès la porte franchie, affronter une version doublée en manières et langue du pays d'accueil. Dans une constante vigilance, pour que les plis d'origine ne choquent pas son nouvel environnement ni qu'une trop forte empreinte de celui-ci ne l'accuse de reniement, l'enfant finit par perdre son droit à l'innocence et l'insouciance de son âge.

Dans ce conflit des différences, je rêvais de passer inaperçu, mais pour bénéficier de ce titre de Monsieur Personne, il me fallait de toute urgence, à ma façon de parler, en substituer une autre.

Je n'étais atteint par aucune de ces infirmités, cécité, surdité, aphasie ou paralysie, mais je les ressentais toutes en même temps devant les sons articulés qui n'appartenaient pas à mon code de compréhension. Je commençais d'abord par agiter timidement mes bras pour indiquer à mon interlocuteur que je ne le comprenais pas. Alors il reprenait sa phrase en supprimant les articles et les adjectifs. Il mettait tous les verbes à l'infinitif et façonnait ainsi une espèce de langage pour analphabète arriéré.

« Moi vous donner... Vous prendre... Pas partir... »

Je ne le comprenais pas davantage, mais devant tant de bonne volonté, je finissais par faire semblant, et je m'en allais épuisé, découragé, désespéré devant cette langue qui me paraissait inaccessible. »

### **Extrait 2, p.53-54**

*Thématiques : citoyenneté, passeport Nansen*

« Réfugié d'origine arménienne. »

Telle était l'inscription manuscrite, face à la question imprimée « Nationalité », sur ces cartes d'identité pliées en accordéon que nous allions chercher dans les préfectures de police.

Dans de vastes salles garnies de bancs en bois, nous attendions des journées entières avant d'être appelés d'un nom écorché par la prononciation française, puis déformé par l'écriture.

Que de fois j'ai accompagné mes tantes ou ma mère sur ces bancs de misère, tremblantes de peur devant des fonctionnaires mûris dans des bureaux, agacés par notre ignorance de leur langue, et dépassant souvent les limites de leur autorité.

Laissez parler Madame !

Madame est ma tante et parle mal le français, Monsieur.

Eh bien, qu'elle aille à l'école ! C'est pas fait pour les chiens, l'école, nom de Dieu !

Elle ira, Monsieur.

Papiers d'état civil, son acte de naissance ?

Nous sommes des réfugiés, Monsieur, elle a un passeport avec un visa français.

Il me faut un acte d'état civil. Écrivez à votre mairie d'origine.

Le « au-suivant » mettait un terme à l'interrogatoire. Et nous repar-tions vers d'autres salles d'attente, sur d'autres bancs, à la recherche de cet introuvable « acte de vie ».

Nous adresser à nos mairies d'origine, c'était demander à nos bour-reaux d'hier de certifier que nous étions vivants, que nous avions échappé à l'acte de décès collectif des 1 500 000 Arméniens qu'ils ve-naient de massacrer.

Refoulés vers un office de réfugiés, avec cinq témoins qui juraient sur l'honneur que nous nous appelions bien « Un tel », que nous étions Fils de... et de ... Né à... le..., nous repartions avec notre passé certifié, tam-ponné, vers les longues files d'attente de notre point de départ : la pré-fecture de police. (...)

Tout passage d'une voûte céleste sous une autre transformait le sang du voyageur en facteur rhésus « Etranger », déclenchant chez les actionnaires de ce bout de ciel nationalisé un sentiment de méfiance et un arsenal de précautions contre l' « importé ».

Il fallait pour être en règle : un passeport, un permis de séjour, une carte d'identité, une carte de travail, un contrat de l'employeur, un certificat de domicile, une facture d'électricité, des photos d'identité, des formulaires qui faisaient répéter ce que d'autres papiers avaient déjà certifié, et des questionnaires qu'il fallait remplir minutieusement sous peine d'être renvoyés à la case départ. »

### **Extrait 3, p. 54-55**

*Thématiques : citoyenneté, nationalité, génocide, langue*

« Mes parents, paralysés devant ce flot de paperasseries procéduraires et tatillonnes, se tournèrent vers le savant de la famille qui savait maintenant lire et écrire.

Penché sur des papiers de couleurs différentes, toujours en plusieurs exemplaires, je répondis, au crayon par prudence : « Mayrig »\* en face du NOM... J'avais défini sa PROFESSION par « fait de bien jolies chemises pour messieurs », mais l'espace réservé était trop court pour y associer mes tantes, ce qui me parut une injustice. A ADRESSE... je me vengeai en signalant les punaises du 109, rue de Paradis\*\*, pour COULEUR DES YEUX... je fus lyrique, tandis que SIGNES PARTICULIERS... me permit de dire que je l'aimais.

Mais la carte d'identité est une chose sérieuse et des gens plus savants que moi me conseillèrent de répondre autrement. Ma gomme effaça mes puérides réponses et je recopiai à la plume un texte plus conforme à l'administration, en constatant au passage que le mot « NEANT » devant SIGNES PARTICULIERS était nettement moins joli que le mien.

Je fus pétrifié par la dernière ligne du questionnaire : EXPIRE LE... » suivi de « À remplir par l'administration ». Mon vocabulaire fraîchement enrichi par une fable de La Fontaine où le héros EXPIRAIT, je crus un instant à une fin de vie imposée, décidée d'avance par des messieurs qui me semblaient tenir les tampons de l'autorité.

Pour moi, Mayrig était liée à une sorte d'éternité, et on voulait me l'enlever à une date préméditée. Certes, mon savoir-lire m'empêchait de saisir les subtilités d'un mot à plusieurs sens, et cette « expiration » ne concernait qu'une fin de tracasseries paperassières, renouvelables tous les trois ans. Mais cette peur d'enfant venait de plus loin. Elle surgissait du fond des entrailles d'un peuple. Face à ce mot qui avait provoqué ma puéride panique, des ministres avaient écrit un jour : 24 avril 1915, déclenchant l'hallali le plus sauvage d'une chasse humaine...



« ... Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes... Il faut mettre fin à leur existence. Signé Talaat Pacha, ministre de l'Intérieur. »

\* « C'est comme cela que l'on dit « maman » dans ma langue d'origine ». Henri Verneuil.

\*\* Premier logement de la famille Malakian, envahi par les punaises des lits.

#### **Extrait 4, p.80-81**

*Thématiques : regard sur l'autre, exclusion, identité*

**Situation** : Pour les Malakian, famille d'Arméniens réfugiés à Marseille, l'inscription à l'école du petit Achod (Henri Verneuil) est un événement majeur et solennel de l'intégration. Sa mère et ses tantes, tout émues, l'ont habillé de neuf à « La Belle Jardinière », pour la rentrée des classes...

« Dès les premières heures de la matinée de cette rentrée des classes, je compris très vite que je ne serais qu'un « à demi » admis, et que longtemps encore, je traînerais le poids de ma « différence ». Mes craintes de « La Belle Jardinière » étaient parfaitement justifiées : je n'étais pas habillé comme les autres.

Pour m'élever au niveau de mes futurs compagnons, on m'avait déguisé avec des laines, des tissus et des cuirs de premier choix, mais mon élégance dégageait des relents d'imposture. Mes camarades, avec leurs cotonnades, leurs souliers à clous et leurs chaussettes avachies, pouvaient se permettre d'afficher l'insolence du « négligé » sans que l'on doutât de leur rang social. Je fus accueilli par un double coup de sifflet général, admiratif et ironique, mais je pris le parti d'en rire avec eux, en mimant les mannequins immobiles des vitrines des grands magasins. (...)

Dans le silence retrouvé par les claquements de sa règle sur le pupitre, Mademoiselle Pozzoli commença l'appel. Précédés par des Robert, Henri, Paul, ou François, les Mercier, Martin, Pagès, Fabre et Garcin défilaient « tricoloremment », lorsque notre institutrice, rompant le rythme régulier de la succession des noms, s'arrêta un court instant pour se pencher un peu plus sur la liste. Dans cet intervalle à peine marqué, je sus que c'était mon tour.

- Achod Malakian.

Elle avait prononcé le ch de mon prénom avec un k. Timidement, pour éviter que cette erreur ne me poursuive toute l'année, j'avais rétabli le ch de la prononciation, mais déjà les murmures, les gloussements et les rires retenus s'enflaient en un joyeux chahut. Les quolibets fusaient de tous les rangs, l'esprit des railleurs volait au ras de nos huit ans autour de ce prénom Achod, que l'on transformait en « eau chaude », « chauds les marrons » ou « chochette ». Soudain, les rires et les cris anonymes furent foudroyés dans un silence absolu. Les mains derrière le dos, la silhouette ramassée de Monsieur Mélizan apparut. (...) Notre directeur menaça toute la classe d'une retenue générale pour jeudi, en cas de récidive. »

### **Extrait 5, p. 94-98**

*Thématique : religion*

**Situation** : Achod Malakian fait l'expérience des cours d'instruction religieuse catholique à l'école. Il est le seul à ne pas préparer sa première communion.

« C'est au cours de l'une de ces séances de catéchisme que l'incident eut lieu.

Dans la forêt d'index levés qui frétilaient pour être interrogés, l'abbé donna la parole à l'un d'entre eux.

- Dites, m'sieur l'abbé, pourquoi Malakian, il ne fait pas sa première communion ?

Toutes les têtes ensemble, comme mues par la claquette de la chapelle, se tournèrent dans ma direction.

Tapi derrière mon pupitre de fond de classe, comme un lièvre derrière les hautes herbes, je vis le ciel s'écrouler sur moi.

\*\*\*

J'avais été baptisé à l'église apostolique arménienne dont les racines remontaient à l'âge des apôtres. Chrétienne dans la clandestinité, elle était devenue religion d'État en l'an 301, treize ans avant Rome, cinq siècles avant l'Europe. Sur les lieux mêmes de ses martyres par mil-

liers, sur les ruines des temples païens, Grégoire l'Illuminateur avait bâti la première basilique chrétienne du monde à « Etchmiadzine », dont le nom sonne comme un alléluia et signifie : « Le fils de Dieu est descendu ».

C'était dans cette église que, dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le patriache Sahak I<sup>er</sup> et un moine nommé Mesrop avaient créé l'admirable alphabet arménien avec ses trente-six lettres que l'on lisait de gauche à droite comme en Occident. Ainsi, cette langue millénaire, que l'on était contraint de rédiger en grec, en latin ou en syrien, avait trouvé son écriture originale et spécifique, pour traduire l'Ancien testament et composer les rituels des sacrements, la messe et ses psaumes, tandis qu'explorait vers son âge d'or une superbe littérature arménienne. (...)

\*\*\*

Qu'elle me parut lourde à porter la vieille église de mes ancêtres, ce jour-là, l'espace de quelques secondes, face à ce petit fureteur qui réclamait mon casier judiciaire de chrétien catholique.

Le menton appuyé sur mes cahiers, pour me faire plus petit encore, avec une acuité hallucinante, je ressentis mon silence comme un reniement.

C'était cela. J'étais tout simplement en train de trahir ma vaillante petite église, humble et tolérante, toujours vivante malgré l'holocauste, cette église souriante où j'avais si chaud chaque fois que j'allais la retrouver. J'aurais tant voulu, à cet âge où je croyais encore, passer d'une chapelle à l'autre en me sentant toujours dans la même, puisque l'on disait dans l'une, en arménien, ce que l'on disait dans l'autre en latin.

Et aux deux tables de cette communion, j'aurais volontiers reçu l'hostie avec joie ; mais à celle de l'abbé F..., je devenais « un cas à considérer », et de toute façon je n'y aurais eu ma place qu'après avoir rayé mon premier baptême, pour être rebaptisé au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit catholiques.

Alors je me suis levé.

Oh ! ce ne fut pas pour lancer une de ces répliques dont la postérité se souvient longtemps. Je n'avais que dix ans et il était trop tôt pour que ma réponse fût concise, cinglante et rabatteuse de caquet.

À ce « Pourquoi, Malakian, il ne fait pas sa première communion ? », je répondis :

Ma première communion, je l'ai déjà faite, mais dans mon église, on ne numérote pas les hosties. Quant à toi, tu es un...

Je cherchais un mot, le plus violent possible pour exprimer ma révolte, mais le temps du choix fut interrompu par la voix glapissante de l'abbé :

Vous, le petit Arménien, vous êtes...

Il cherchait aussi son mot, et il l'avait, mais comme il se doit quand on est abbé, il finit par...

... vous nous embêtez ! Taisez-vous, asseyez-vous !

Je me suis tu, mais je ne me suis pas assis. Je quittai ma place et me dirigeai vers la porte. En passant devant l'abbé, dans un grand mouvement théâtral, je m'inclinai.

Quand je relevai la tête, ce fut pour lui dire avant de sortir :

Monsieur l'abbé, je m'incline devant votre soutane. »

### **Extrait 6, p.102-103**

*Thématiques : discrimination, citoyenneté, travail, habitat*

« 1930... ou la fin des années 20. J'appris plus tard que l'histoire avait appelé ce temps des trente-neuf millions de français : « les années folles ».

Ce fut aussi le temps de l'émigration arménienne.

Les grandes nations victorieuses accueillirent ces échappés des massacres turcs pour combler les vides d'un sous-prolétariat manquant, au lendemain de la Première Guerre mondiale. En offrant la survie à ce qui restait de « cette vaillante petite alliée » d'hier, comme l'appelait un président de la République, on voulait aussi faire oublier des promesses non tenues, les traités bafoués, les engagements reniés, et quelques lâchetés pour raison d'État.

Tout cela, on le savait en haut lieu.

C'est en bas lieu que les peuples ignorent l'histoire des hommes venus d'ailleurs.

Durant ces années folles, il fut amer, le pain de l'Arménien, dans une existence besogneuse au quotidien désespérant. Entassés dans des

meublés sordides et des chambres d'hôtel vétustes, dépourvus de tout statut juridique, en marge de la société d'accueil, ils se réfugiaient dans des associations compatriotiques, ou leurs petites chapelles pour perpétuer leur culture et leur foi ancestrales.

On avait brûlé leurs cathédrales.

Ils bâtirent des églises sur leur terre d'asile.

Je les voyais, le jour du repos (les vacances n'existaient pas encore), leurs ongles arrachés contre la pierre, mortiers et truelles en main, construire avec un acharnement inhumain le petit pavillon modeste, loin des quartiers insalubres. »

# INFORMATIONS PRATIQUES

## ACCÈS

### PALAIS DE LA PORTE DORÉE

**Musée national de l'histoire de l'immigration**

**Aquarium tropical**

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3<sup>a</sup> – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par  
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



**[www.palais-portedoree.fr](http://www.palais-portedoree.fr)**

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : [info@palais-portedoree.fr](mailto:info@palais-portedoree.fr)

## HORAIRES

**Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.**

**Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.**

*Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.*

*Fermé le lundi et les 25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> mai.*

*Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.*

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

**[www.histoire-immigration.fr/pedagogie](http://www.histoire-immigration.fr/pedagogie)**